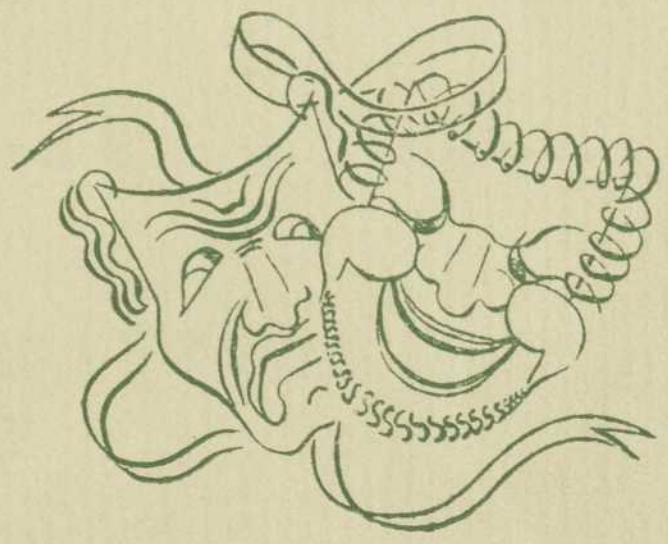


7-11-46

B.S.F.

LES CAHIERS DES COMPAGNONS



Reportage de
Marcel Raymond

—
Un Canadien à
Paris —1945

BULLETIN D'ART DRAMATIQUE

Volume II - Numéro 3

Juin - Juillet 1946

828

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY



PHYSICS DEPARTMENT

LES CAHIERS DES COMPAGNONS

Un Canadien à Paris

par

Marcel RAYMOND

Délégué par l'Association Canadienne-française pour l'Avancement des Sciences au 64e congrès de l'Association française pour l'Avancement des Sciences qui doit se tenir à Paris, à la Sorbonne, du 20 au 28 octobre, je me suis embarqué à Montréal le 6 octobre, à bord du cargo norvégien *Elizabeth Bakke*. Premier congrès depuis 1939, les organisateurs veulent lui donner un cachet particulier en invitant des délégués étrangers. Mes collègues et amis Jacques Rousseau et James Kucyniak, ainsi que mes deux sœurs Denyse et Claire, m'accompagnent au bateau pour me faire leurs adieux.

Le lendemain, 7 octobre, nous levons l'ancre au petit jour. Un pilote nous conduit jusqu'à Québec, où un autre vient le remplacer jusqu'à Pointe-au-Père : dernier contact avec la terre canadienne.

Nous sommes sept passagers : un prêtre français, capitaine d'armée, qui rentre d'une mission qui l'a conduit de Vancouver à Montréal ; un vieux monsieur qui va retrouver à Paris sa tendre épouse qu'il n'a pas vue depuis douze ans, ce dont il ne semble pas se porter plus mal. Elle non plus, probablement. Il lui apporte une pleine malle de « linge fin », nous confie-t-il discrètement, qu'il a mis tremper dans l'eau afin de le défraîchir et de déjouer les douaniers. Mais il s'est muni d'un fer à repasser pour redonner forme à sa cargaison. J'aurai aussi comme compagnon de voyage : une jeune canadienne de Winnipeg qui s'en va retrouver en Bretagne les parents de son mari, un marin qu'elle a épousé au Canada, et un Suisse. Venu au Canada depuis longtemps, il s'y est marié et y a exercé le métier d'horloger. Sa vieille mère le rappelle pour qu'il vienne l'aider dans son commerce. Sa femme et sa fille l'accompagnent, petite famille charmante. La traversée paraîtra courte. Muller, c'est son nom, a un répertoire d'histoires inépuisable.

Tout l'équipage est norvégien. Le capitaine, bon vieux papa, s'enquiert toujours de notre santé. Il vient bavarder avec nous et nous montrer des photographies de sa famille qu'il n'a pas vue depuis plusieurs années, ayant fait le service Angleterre-Valparaiso durant toute la guerre. Il est charmant au point de se livrer à de petits mensonges joyeux pour nous faire plaisir. Muller lui ayant demandé : « Aurons-nous des tempêtes ? » Le capitaine répond que non. Muller lui dit : « C'est que j'ai ma caméra et que j'aurais aimé à photographier la mer durant une tempête ». Le capitaine s'active alors pour dire que si, nous aurons une ou même plusieurs tempêtes, que les rapports météorologiques..., etc. Il fait tant que nous vivons toute la traversée avec l'espoir de voir une vraie tempête... qui ne vient d'ailleurs pas. Tout au plus un peu de grosse mer au sud de Terre-Neuve, dans une région peu rassurante : les balayeurs de mines n'y ont pas encore terminé leur travail.

La cuisine est splendide et d'une abondance inespérée.

Tout est méticuleusement propre, astiqué, reluisant. Mousses, garçons de table et de cabine sont de grands garçons blonds. Le steward se plaint de leur fainéantise. Il nous explique que ces jeunes gens ont grandi sous l'occupation, qu'ils ont dû travailler pour les Allemands. Paresser et traîner faisaient partie du programme de Résistance norvégienne. Seulement, conclut le steward, la guerre est finie et ils croient qu'il faut continuer à ne rien faire : une génération de fainéants. Comment l'Europe pourra-t-elle se relever avec une population fatiguée et tous ces jeunes gens indolents ou épuisés par les rigueurs des camps de concentration.

La traversée est reposante, bien qu'un peu monotone. Hier, nous avons aperçu le phare de l'île de Wight et les premières mouettes tant attendues et ce soir, sur la côte, voici une ligne de feux français. Nous ne pouvons entrer dans les bassins du Hâvre à marée basse. Nous dormirons, le bateau ancré au large. L'impatience et l'absence de bercement auquel nous sommes maintenant habitués prolongent l'insomnie.

Le 17 octobre 1945.

Dès cinq heures du matin, nous sommes debout. Le pilote monte à bord, et nous échangeons quelques mots avec lui. Son physique me rappelle celui de certains Canadiens ; mal vêtu et sans doute mal nourri, nous le verrons au déjeuner, tout à l'heure, dévorer gruau et *bacon and eggs* avec l'avidité de quelqu'un qui n'a pas eu son content depuis bien longtemps.

Nous croyons quitter l'*Elizabeth Bakke* dès qu'il sera ancré et bouclons en hâte nos malles. Accoudés au plat-bord, nous avons maintenant la révélation directe de la guerre. L'étroit canal dans lequel nous circulons pour atteindre le bassin qui nous est destiné est bordé de ruines. De ce port célèbre, il ne reste que de la ferraille, des fragments de ciment, des gravats, des bateaux coulés dont seules les cheminées sortent de l'eau. Et surtout, la ville qui apparaît au loin, à

flanc de colline, a l'air encore plus sinistre : des maisons en coupe, des arbres fendus en deux, des tas de pierres dans les rues remplies de mendiants, de miséreux qui tendent la main, demandent des cigarettes. Alliés et ennemis se sont acharnés à détruire ce point stratégique. Il y a eu 15,000 morts... La population a d'abord quitté la place, puis, la libération venue, est revenue trop tôt. Les Havrais sont là, assis sur le tas de pierres qui constituait autrefois leur demeure, fouillant dans les décombres pour récupérer un souvenir... Spectacle inoubliable.

Notre bateau doit s'arrêter à un quai flottant fait de gros cubes unis l'un à l'autre par des anneaux de fer. Un monsieur à casquette se dirige vers nous. Le douanier, pensons-nous. Nous allons pouvoir gagner Paris au plus tôt. Les mains en porte-voix, il crie : « Ohé ! Avez-vous des malades à bord ? » Paternel, le capitaine répond que non : « Regardez-les vous-même, ils sont tous en excellente santé... — C'est qu'il y a des épidémies qui courent... » Espiègle, je lui crie de les rattraper, plaisanterie qu'il n'apprécie pas du tout et dont il dispose en haussant les épaules. La petite dame se penche et crie un peu timidement : « C'est à quelle heure le train de Paris ? — Mais, je ne suis pas la gare, Madame, répond le monsieur à casquette. » Pas d'erreur, nous sommes bien en France. Nous n'avons pas mis le pied à terre et on nous engage déjà. L'officier de santé s'éloigne et des curieux approchent, nous demandent des vêtements.

Un gamin siffle et se promène de long en large sur le quai. Une mauvaise casquette sur le derrière de la tête et des lunettes épaisses, l'air sous-alimenté, il a grandi trop vite. Nous lui jetons des cigarettes sur lesquelles il se précipite. Il en allume une et la première bouffée raccourcit la cigarette de moitié. Il en est ivre et jouit visiblement. Rassasié, il se décide à dire, les mains au fond des poches, l'heure des deux trains quotidiens pour Paris. L'un, une micheline qui ne prend pas les bagages et part très tôt. L'autre, environ quatre heures de l'après-midi, prend les bagages. Au milieu d'une population qui manque de tout, il ne semble pas prudent de quitter ses malles de l'œil.

Les heures passent et les douaniers ne viennent toujours pas. Allons déjeuner. Un peu plus tard, le représentant de la *County Line Limited* vient prendre possession de la marchandise qui lui arrive : du papier à journal en lourdes bobines et des camions Chrysler. Lui et le capitaine signent des papiers et de suite on embauche parmi les curieux des débardeurs pour vider le bateau. Treuils et gens s'activent. Les heures passent lentement : on se sent littéralement prisonnier. Une petite automobile s'approche : le consul conjoint de Suède et de Norvège au Havre qui vient saluer l'équipage. Il est accompagné de deux officiers d'émigration à qui nous produisons nos passeports qu'ils estampillent. C'est un commencement. Ils nous assurent que nous pouvons maintenant aller voir un peu la ville, en attendant que les douaniers viennent visiter les malles.

J'ai fait cause commune avec l'abbé qui ramène, outre ses bagages personnels, le courrier diplomatique de Washington et d'Ottawa qui est volumineux. Il s'agit, dans cette ville cent fois bombardée et presque aux deux tiers détruite, de trouver une camionnette pour transporter nos nombreux bagages à la gare. Les agents de l'immigration nous amènent dans leur automobile pour que nous essayions de nous débrouiller. Le spectacle, au fur et à mesure que nous voyons la ville en détail, est de plus en plus navrant. Des prisonniers allemands, à la centaine, tous très jeunes, hagards, résignés, travaillent sous la surveillance de soldats américains à déblayer les décombres. Ils sortent une à une les briques et les pierres, les nettoient du mortier qui y adhère et les empilent. Ils sont aussi dépenaillés que la population civile.

La promenade, que nous continuons à pieds, nous en fait voir de belles. Les gens urinent en pleine rue. Pas un siège dans la gare. Impossible de trouver une chambre où que ce soit. Des gens sont venus au Havre chercher des amis ou des parents. Le bateau a du retard et ils doivent retourner à Paris chaque soir ; il n'est pas question de coucher dehors : ils se feraient couper la gorge. Un jeep passe à toute vitesse, un soldat américain au volant et une créature en cheveux, dont le fard et le costume disent assez le métier, cramponnée à lui. Pendant ce temps-là, impossible de trouver un taxi ou une voiture. Nous allons d'abord à la sous-préfecture où

le secrétaire nous reçoit gentiment. Il me parle longuement du Canada et de la reconnaissance qu'ont les Havrais pour les soldats canadiens. Ce sont les premiers alliés qu'ils aient vus entrer dans la ville. Il a grande confiance en Mauriac et il dit quel réconfort c'est pour lui que de lire ses articles dans *Le Figaro*. Mais de voiture, point, malgré la lettre de l'Ambassadeur de France au Canada que brandit l'abbé. Le sous-préfet a eu un accident d'automobile ces jours-ci et sa voiture est dans un piteux état. Il nous montre une photographie du Havre détruit recouvert de neige : spectacle saisissant que cette immense plaine blanche bosselée de ruines dont la neige adoucit les contours. Certains coins du Havre avaient beaucoup d'atmosphère, nous explique-t-il. Marcel Carné est venu y tourner *Quai des brumes*.

Autre démarche inutile chez l'officier de liaison de l'Armée Américaine. Il ne peut nous aider non plus pour toutes sortes d'autres raisons. Tout au plus pourrait-il m'amener à Paris, seul et sans bagage.

Rien à faire que de retourner au bateau où l'on nous offrira l'hospitalité pour la nuit. Nous ne pourrons donc partir que demain par le train de l'après-midi, puisque c'est le seul qui prend les bagages. Il faut rester collés dans cette ville de désolation, où la misère morale, au fur et à mesure que nous la visitons, nous apparaît plus grande que la misère physique : prostitution, marché noir, combines, vol, exploitation de toutes sortes. De plus, les chèques de voyageur dont je suis muni ne sont échangeables qu'à Paris et malgré l'assurance que m'avait donnée le Consul de France à Montréal que tout s'arrangerait au Havre, rien ne s'arrange, et nous sommes, les sept voyageurs de l'*Elizabeth Bakke*, forcés de nous livrer à des expédients pour trouver l'argent français qu'il faut pour payer les transports de nos bagages du bateau à la gare (2000 francs, soit à ce moment-là \$40.00) et s'acheter chacun un billet de chemin de fer...

A la Croix-Rouge où nous allons expliquer nos embarras financiers le spectacle est lamentable de vieilles femmes à demi-folles de chagrin, d'enfants mal vêtus qui ne savent pas où sont leurs parents et qui ont faim. Les nurses font de leur mieux mais tout est à faire et il semble qu'il n'y aura jamais assez d'argent, de vivres et de vêtements pour parer à toutes

ces misères, assez de réserves de bonté pour faire oublier tant de larmes et de ventres serrés.

Les douaniers nous attendent au bateau. Ils sont très gentils pour nous, malgré que nous ayions fait une infraction aux lois en nous absentant du bateau avant leur visite. Nos malles ne sont même pas ouvertes : on nous avait pourtant peint les douaniers français comme des croque-mitaines.

Les formalités terminées, nous retournons à terre. Les rues, dans les quartiers épargnés, sont noires et grouillantes de monde. Nous entrons boire un cidre infect, malgré la chanson qui vante les cidres de Normandie. Un soldat américain est entré avec un gamin un peu trop déluré qui parle anglais. Ils demandent un cognac. Je suis leur manège. Le garçon de café vient les servir, une longue serviette blanche sur le bras gauche. Il s'appuie un moment sur la table, fait mine de tenir une conversation, pendant que le soldat américain déverse le contenu de ses poches : des paquets de cigarettes que le « garçon » enfouit sous la serviette. Le garçon s'en va à la caisse, dispose de son achat derrière le comptoir et revient avec des billets. Je crois que le marché a été bon. Dans certains milieux, en France, les cigarettes américaines servent presque de monnaie.

Un cirque forain, vide-poche pour soldats américains, s'est installé sur un square. J'ai plaisir à me mêler à la foule et à écouter la musique malgré ma hâte d'être à Paris. Je rencontre les marins de l'équipage, descendus eux aussi, qui ne songent qu'à retourner à leur hamac. On a cherché à les empoisonner avec des alcools douteux. Je bavarde avec un ouvrier à béret. Je le fais surtout causer politique. De Gaulle, ne sera pas élu, dit-il. Il n'a rempli aucune de ses promesses. Nous crevons de faim depuis la libération. Il voudrait qu'on mette Pétain à mort : il a fait pleurer trop de mères. De Laval, il parle peu et on sent qu'il n'est pas très fier de la manière dont les choses se sont passées. D'ailleurs la conduite peu sérieuse des procès de Pétain et de Laval et leur illégalité est une tache à toute cette histoire d'épuration qui mécontente les étrangers et qui ne donne satisfaction à personne en France. On s'échauffe et alors que le relèvement du pays est relégué au dernier plan, on s'endort à l'abri d'un patriotisme de paroles creuses.

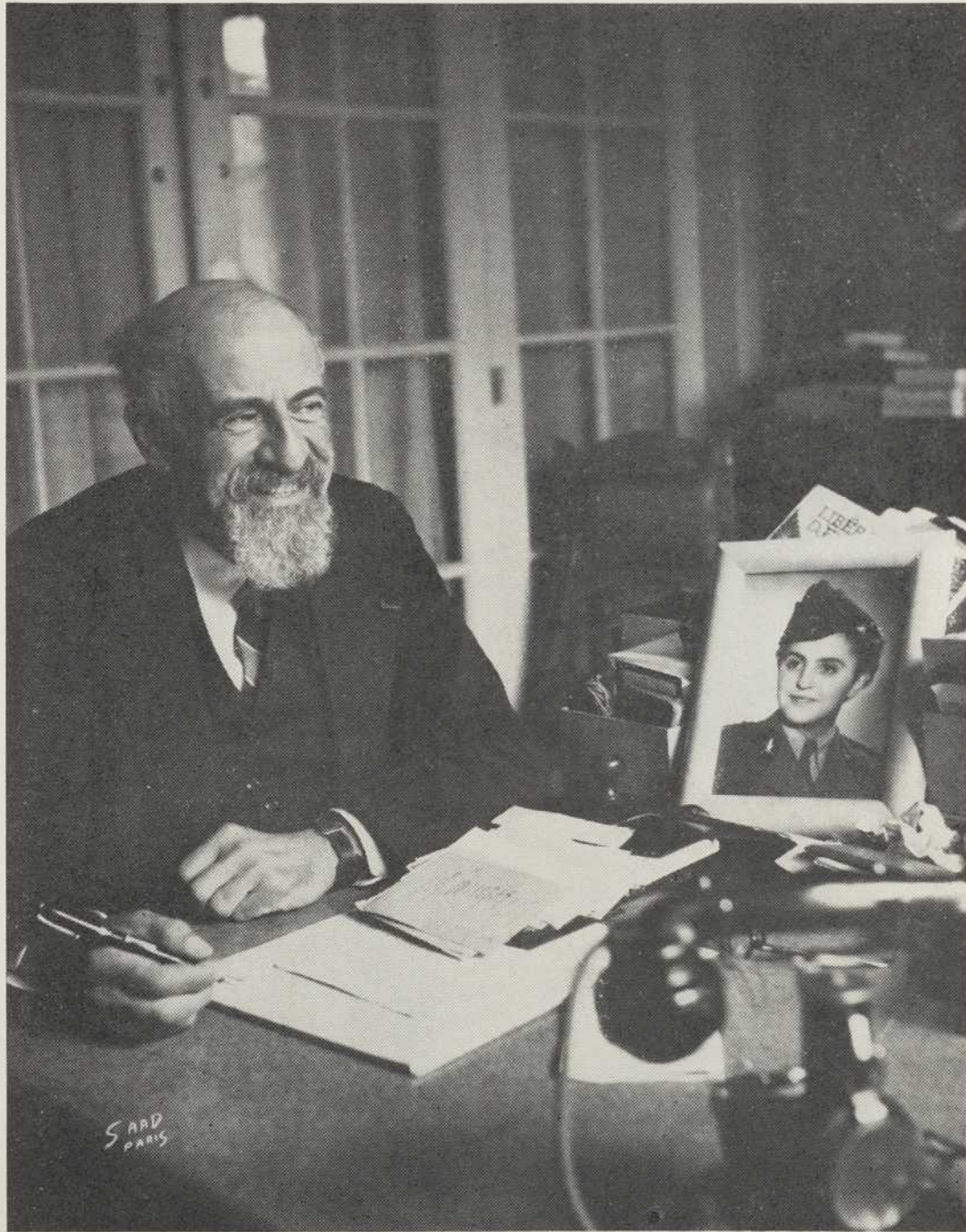
Le 18 octobre 1945.

Entrés à l'église, durant la messe des enfants. Turbulents et dissipés comme il convient à leur âge ; le sermon qu'on leur fait avaler est plus près du soporifique que du calmant. Le vocabulaire est aussi de leur âge : transsubstantiation, espèces, accidents... En somme, un sermon aussi inadapté que dans la catholique province de Québec. Décidément, nous n'avons rien à envier...

|||Le restaurant où nous nous sommes risqués est une « maison » d'un type assez spécial : on n'y voit que de vieilles dames que la présence de l'abbé d'ailleurs vêtu en clergyman gêne un tantinet. « Ce doit être un ministre dit l'une, car si c'était un curé, il n'aurait pas de pantalons ! — Si c'est ton tour de tournée, mon p'tit, fait une vieille édentée à tête blanche, je prendrai bien un petit cognac ». Nous expliquons à la tenancière que nous n'avons pas de tickets d'alimentation, que nous venons de débarquer, mais que nous voudrions bien manger. « Du moment que vous n'êtes pas de la police, dit-elle, vous pouvez vous asseoir. » Atmosphère très Carco. Un jeune soldat américain, air ingénu, lunettes, type étudiant, entre, un livre sous le bras. « Pour vous Monsieur ? » D'un coup d'œil circulaire, il a compris et recule, la main sur le bec de cane : « Nothing, commence-t-il, nothing... » et part terrifié.

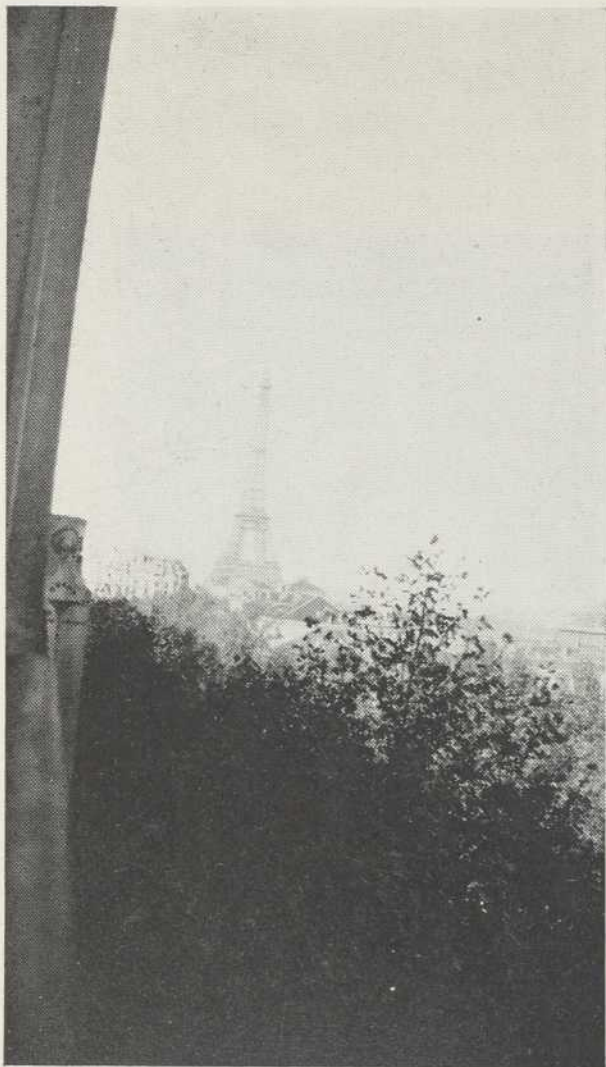
Lettres et télégrammes expédiés au Canada, je téléphone à Paris à Monsieur Gustave Cohen, pour le prévenir de mon arrivée. Joie d'entendre sa bonne voix. Regain d'impatience de le revoir.

La journée est longue à tuer jusqu'au train de quatre heures. On vend des livres et des journaux à un kiosque de la gare : le dernier roman de Sartre est là et *Les Nouvelles littéraires* contiennent un article de Monsieur Cohen, avant-goût de la vie intellectuelle parisienne qui console un peu de piétiner sur place ici.



(Photo Georges SAAD)

Monsieur Gustave Cohen chez lui.



Au réveil, Paris
par la fenêtre...



Auvers-sur-Oise, ses
petites rues mon-
tantes, dernier sé-
jour du pauvre
Van Gogh.

Enfin, les bagages sont dans le train et nous aussi. Nous faisons connaissance avec Monsieur Joseph Pâturel, du Havre, un monsieur cultivé dont la conversation est un régal. Il regrette les paroles malheureuses et maladroitement de Duhamel contre les rééditions de livres français faites par les Canadiens. Il connaît bien André Siegfried dont la famille protestante est havraise. L'éminent académicien vient régulièrement visiter les siens et se reposer un peu. Mon compagnon de voyage me fait promettre au retour d'arrêter chez lui : nous irons à bicyclette jusqu'à Cuverville, qui est tout près, voir la maison de campagne d'André Gide, dont il est si souvent question dans le *Journal*. M. Pâturel a beaucoup souffert de la guerre : il a vécu six mois au rutabaga. Il me vante la gentillesse des soldats canadiens et la correction des officiers anglais. Je retrouverai partout, durant mon séjour en France, ce culte du combattant canadien.

Il fait très noir, lorsque nous arrivons à Paris et la Gare Saint-Lazare ressemble à toutes les gares. Paris n'est pas éclairé et je ne verrai, de la camionnette du Ministère des Affaires Etrangères qui est venue prendre le courrier diplomatique et où on m'a offert une place, que l'Arc de Triomphe dans la nuit. Voici l'Ecole Militaire et l'Avenue de Suffren plantée de marronniers. Il est près de minuit quand j'arrive chez Monsieur Gustave Cohen.

L'éminent médiéviste n'a pas changé. Peut-être ses jambes se font-elles un peu plus paresseuses. La vie new-yorkaise les ont beaucoup fatiguées. Comme j'ai plaisir à le revoir chez lui et son émotion à me retrouver n'est point feinte. Je décrirai demain son appartement, ses occupations, sa vie. Pour le moment, une bonne petite soupe bien chaude, préparée par Gaby, dévouée bonne et infirmière, et je vais me coucher.

Le 19 octobre 1945.

Au lever, Monsieur Cohen a une pensée profonde et gentille : « J'étais heureux de savoir que nous dormions dans la même maison, avec les mêmes pensées, les mêmes prières ». Il me parle avec enthousiasme du Canada qu'il veut revoir.

Il y a longtemps que je ne l'ai vu. Parti de New-York, le 14 décembre 1943, avec le Père J.-T. Delos, o.p. et Marthe Simard, il s'est arrêté à la Nouvelle-Orléans, à la Guadeloupe, à la Martinique, pour arriver à Alger, après une croisière de cent jours, « record de lenteur », comme il l'a écrit plus tard. Après la libération, il est rentré à Paris, au moment des pires misères, pour trouver son appartement privé de lumière, pillé de ses livres, de son fichier, de ses manuscrits et de ses meubles. L'odieux sceau de la kommandantur est encore visible sur la chambranle des portes.

Une large baie éclaire son vaste bureau qu'ornent un magnifique bahut de bois sculpté et, sur la cheminée, le buste de son père, œuvre de Ganesco. Depuis sa rentrée en France, la maison petit-à-petit se repeuple de livres. Ses étudiants sont venus faire le tour de son appartement, avant la venue des Allemands, et ont emporté tous les livres qu'ils jugeaient précieux, notamment ceux qui étaient autographiés. Il les lui ont rapportés à son retour. Il y a là de magnifiques Valéry, Barrès, D'Annunzio, Duhamel, Fauchois, Mauriac, Farrère décorés de précieuses dédicaces. Et aussi, un petit enfer, que j'espère momentanément, où se cachent Chardonne et Giono en somptueuses éditions.

Dans la salle à manger, un beau portrait à l'huile, œuvre de Van Thuyt, offert par la Hollande reconnaissante au grand blessé de l'autre guerre qui est allé fonder chez elle la Maison Descartes.

Par la fenêtre, c'est tout Paris : le dôme des Invalides en face, au delà de l'École Militaire. L'enceinte sévère s'égaie un peu des éternels marronniers dont les plus hautes branches, décorées de leurs fruits épineux, montent à hauteur des portes-fenêtres à balcon. Un peu à gauche, c'est l'immense Champs de Mars et la Tour Eiffel. Deux arrondissements con-

finent ici : le VII^e plutôt aristocratique ; le XV^e grouillant et populaire avec son métro aérien, ses bals musettes, ses chanteurs (passez la monnaie !), les mauvais garçons et les romanichels de la Place Cambronne.

Toutes ces misères : l'exil, le retour pénible et la vie dure dans un appartement non chauffé, en butte aux perpétuelles pannes d'électricité, n'empêchent pas Monsieur Gustave Cohen de déployer une effarante activité. Tout l'hiver, il a enseigné dans la glaciale Sorbonne, le manteau sur les épaules, n'ayant que son enthousiasme pour réchauffer les étudiants.

En mars dernier, les Théophiliens qui s'étaient dépensés depuis l'Armistice à présenter des spectacles, à organiser des galas de poésie et des conférences, ont tenu à célébrer dignement le retour de leur fondateur. Ils jouaient en son honneur au Palais de Chaillot, deux œuvres de leur répertoire, dont une (*La condamnation de Banquet* — 1507) créée en son absence. Un peu plus tard, ils allaient à Chartres, durant le pèlerinage annuel des étudiants catholiques auxquels Monsieur Cohen s'était joint, donner sur le parvis *Le Jeu d'Adam et Eve*. L'orage faillit interrompre la représentation que les autorités religieuses permirent de poursuivre à l'intérieur de l'historique cathédrale, renouant ainsi une ancienne tradition : le théâtre est né aux pieds des autels.

Monsieur Gustave Cohen a fait, durant l'été, une cure à Nérès-les-Bains qui a un peu amélioré l'état de sa jambe. Il a retrouvé ses amis, les artistes Ganesco et a écrit une belle étude sur eux dans *Les Arts*.

C'est là qu'il a appris la mort de son ami Paul Valéry, dont il conserve précieusement une des dernières lettres. Il lui a consacré quelques articles, dont l'un dans les *Cahiers du Sud*, l'autre, dans une revue inconnue ici : *Style en France*.

Ses activités universitaires seraient à elles seules suffisantes avec tout ce qu'elles comportent : préparation des cours, rendue difficile par le manque de livres et de notes accumulés depuis si longtemps, réunion de professeurs, conseils particuliers aux étudiants, surveillance des thèses en préparation. Il a l'énergie d'y ajouter d'innombrables autres besognes. Il a fait une tournée de conférences en Belgique. *La Bataille*, *Les Nouvelles Littéraires*, *Les Lettres Françaises*, *Tempo Présent*, *Les Arts* publient ses articles. *Paru* lui dépêche

un journaliste pour l'interviewer. Il parle à la radio. On lui adresse des manuscrits, on lui demande des conseils.

Il est aussi président d'une Commission chargée de la fédération du Théâtre Universitaire et Amateur, dont André Obey est le président d'honneur. Monsieur Gustave Cohen réunit les membres chez lui. Le premier travail de la Commission est le recensement de tous les groupements de théâtre amateur, ce qui, en France, n'est pas une mince affaire.

Mais au-dessus de l'universitaire respecté, de l'écrivain actif, de l'animateur enthousiaste, je place l'homme bon, paternel, compréhensif, « plus que père ». Malgré les privations et les restrictions de toutes sortes, tout le temps de mon séjour à Paris, il m'offrira une royale hospitalité : couvert et gîte, symbolisée par la remise des clés de la maison, le jour même de mon arrivée.

Dans quelques jours, je connaîtrai sa femme, actuellement en Belgique pour y chercher des meubles. Artiste-décoratrice, amie de nombreux écrivains et peintres, d'une sensibilité et d'un goût rares, sa compagnie et sa conversation resteront parmi mes plus précieux souvenirs parisiens.

Dans l'après-midi, M. Cohen m'amène à Auvers-sur-Oise, où il a une maison de campagne. La banlieue de Paris porte les traces de la guerre : les bombardements ont été durs et des pâtés de maisons ne sont plus que briques, ferrailles, literie et plâtras. Sur l'Oise, on reconstruit des ponts. On voit des tanks abandonnés dans les champs. Sans doute, craint-on encore les espions. A deux reprises, notre voiture est arrêtée et nous devons produire nos papiers. Le passeport canadien fait toujours l'admiration de tous ceux qui le regardent. Mais tout cela fait atmosphère de guerre et on n'a pas l'impression d'aller vers la paix.

Nous traversons Pontoise, dont Villon avait blagué (*né à Paris emprès Pontoise*) et suivons le cours capricieux de l'Oise. La vue de quelques jardins maraîchers rassure un peu : il y a tout de même des légumes à manger. Tous les arbres ici ont des reflets verts sur leurs troncs dus sans doute à la présence d'une algue. Les boules de gui dans les arbres sont un spectacle nouveau pour moi. Voici Auvers-sur-Oise et la Villa Musette, entourée de murailles, où M. Cohen me dit avoir passé de nombreux *week-ends* et avoir beaucoup travaillé. Les Théophilien y sont venus.

Pendant qu'il s'entretient avec des voisins, je fais un brin de visite, d'abord au jardin bien enclos avec son figuier prisonnier et ses pommiers en espalier. Je vois ces murailles et ces barrières bien fermées auxquelles nous sommes si peu habitués au Canada, pays de bon voisinage et de larges espaces. Les cours des habitations voisines communiquent entre elles par un chemin où des oies trottaient dans des flaques de purin. Les rues en terre battue suivent des parcours capricieux, contournent une habitation.

Devant la maison, un sympathique tilleul pourvoyeur de tisane, un noyer dans un coin et partout ce lierre qui rampe, grimpe et dissimule presque l'entrée d'une cave voûtée où Mme Fontaine nous raconte qu'elle allait se cacher durant les bombardements. « A la fin, nous étions un peu blasés, dit-elle, et nous restions dans nos lits... » La muraille est couverte de chélidoines et d'une mousse, dont je prélève un échantillon pour mon collègue Kucyniak, botaniste de métier et bryologue de cœur.

Une visite rapide à la maison et surtout à la chambre haute, bien éclairée, véritable chaufferie où les manuscrits prennent du poids.

M. Cohen me vante Auvers-sur-Oise, coin aimé des peintres. Et en effet, l'air a ici une limpidité merveilleuse et une douceur de nature à les séduire. J'apprends que c'est à quelques pas d'ici que Van Gogh malade a passé les derniers mois de sa vie et s'est suicidé d'une balle à la poitrine, le 29 juillet 1896, il y a donc un demi-siècle. Il repose avec son frère dans le cimetière local.

Le retour nous permet de revoir encore le spectacle désolant de la banlieue détruite et certains coins de Paris. Malgré que la lumière baisse, nous pouvons néanmoins, contournant le Palais de Chaillot, lire les belles inscriptions composées par Paul Valéry ornant les quatre frontons du somptueux édifice qui abrite un théâtre, le Musée de la Marine et le très célèbre Musée de l'Homme de Paul Rivet.

A la veillée, je reprendrai le métro pour descendre à la Madeleine et marcher interminablement dans le Paris nocturne mal éclairé, plein de soldats américains en goguettes, risquant même une pointe jusqu'à la déserte Place Vendôme dominée par la haute colonne de 43 mètres élevée à la gloire de Napoléon, en 1806, avec les canons enlevés aux Autrichiens.

Le 20 octobre 1945.

Comme le métro est le seul moyen de transport dans Paris, il vaut mieux s'y rompre tout de suite et se familiariser avec son fonctionnement qui est très simple. Les wagons sont si chargés de gens et on y est si comprimé que je manque défaillir. Je dois sortir avant d'être à destination pour prendre un peu d'air. Les parisiens y entrent avec les choses les plus invraisemblables : un sac de pommes de terre, des planches, un panier. Au moment de la fermeture des portes, chacun se fait le plus petit possible, retient son souffle. Après on se détend. A deux reprises, durant mon séjour, les vitres des portes éclateront au moment de la détente qui suit leur fermeture.

Je vais à la banque et fais mes premiers achats de livres. Ils sont rares et chers, mais quelle joie de voir sur les rayons Emmanuel, Aragon, Masson, et ces innombrables revues qui, jusqu'ici, n'ont été pour nous que des noms : *Poésie 45*, *Fontaine*, *Quadrige*, *Les Cahiers du Sud*, *L'Arche*, *La Nef*, *Confluences*, *Horizon*, etc.

Les journaux sont si nombreux qu'on ne sait quels acheter. *Le Monde* remplace le grave *Temps* et se montre tout aussi grave. La plupart des quotidiens ont plusieurs éditions par jour. Mais plus encore que les imprimés me fascinent les fleurs qu'on nous offre partout : œillets, violettes, mimosas. Certaines bouches de métro disparaissent sous les fleurs. C'est là aussi, dans les longs couloirs du métro, que se réfugient les « marchands noirs » qui vous offrent des croissants à treize francs et des cigarettes à vingt francs, ce qui fait environ vingt-cinq et quarante cents, le cours de l'argent étant actuellement quarante-cinq francs au dollar canadien et quarante-neuf à l'américain.

Il faut rentrer tôt. Le congrès s'ouvre cette après-midi, à deux heures.

Monsieur Cohen me conduit à la Sorbonne dans son automobile. « Je suis content de t'amener moi-même dans ce lieu, me dit-il, un des plus nobles au monde. » Tout le quartier a du cachet avec ses boutiques de livres, ses cafés et les étudiants qui vont par groupes, cartable sous le bras. La cour a grand air avec l'église où reposent les restes de Richelieu, sous le beau mausolée de Girardon, et la cloche qui sonne tous les quarts d'heure, métronome de la vie studieuse qui anime l'antique collège de Robert de Sorbon.

La séance inaugurale du *Congrès de l'Association Française pour l'Avancement des Sciences*, dit, en raison des circonstances : *Congrès de la Victoire*, a lieu dans le grand amphithéâtre. On me présente au président : M. Henri Piéron, illustre physicien du Collège de France, à la secrétaire générale, Mme H. Delmas, qui sera pour moi une bonne maman, durant le congrès, au secrétaire, M. le Dr Jean Verne, aux talents d'organisateur extraordinaires, et aux multiples délégués du *British Association for the Advancement of Science*, de l'*Académie Suisse des Sciences*, de l'*American Association for the Advancement of Science* et à d'autres représentants du monde scientifique polonais, russe, belge, tchécoslovaque, argentin, suédois, roumain et à de nombreuses personnalités françaises, que je pourrai connaître mieux, à l'issue de la cérémonie, au buffet qui nous réunira tous. Dans Paris encore aussi démunie, c'est un miracle, dont il faut féliciter MM. Piéron et Verne, d'avoir pu organiser la venue en France d'étrangers à un congrès international de cette envergure.

Le grand amphithéâtre est majestueux avec les statues de Robert de Sorbon, Richelieu, Pascal, Rollin et Descartes, tous assis, et surtout avec la grande peinture de Puvis de Chavannes : *Le Bois sacré*, toutes les branches du savoir humain étant représentées par une déesse ou un dieu portant qui un compas, qui une fleur, étudiant un fossile, creusant le sol, etc. On dit que le grand peintre hésita beaucoup à entreprendre cette œuvre (1900), craignant beaucoup, et à juste titre, l'esprit critique de gens condamnés à écouter des discours durant de longues heures ! Et en effet, les personnages ont quelque chose de guindé et l'hellénisme de l'ensemble sonne faux.

Les délégués ont présenté leurs hommages à l'Association. Un système ingénieux d'écouteurs permet d'entendre en même temps la traduction anglaise ou française de toutes les allocutions prononcées. Quant au message des représentants de l'U.R.S.S., il nous sera lu d'abord en russe puis en français. M. Henri Laugier, Directeur des Relations culturelles, est à la tribune d'honneur. La Garde Républicaine est là et joue de la musique française entre les discours.

Maintenant, nous entendrons le Professeur Frédéric Joliot-Curie, directeur du Centre National de la Recherche scientifique, nous parler de *La Recherche scientifique en France* et surtout de sa réorganisation, entreprise sous l'égide d'un comité directeur composé de 280 savants de compétence reconnue, dont le principal but est de multiplier le nombre de chercheurs et de techniciens et d'assurer leur formation professionnelle. Ce nombre dépasse déjà le millier. Pour se redresser, la France a surtout besoin de ses hommes de science.

Puis c'est M. le Professeur Justin-Besançon, président de la Croix-Rouge française, qui vient nous décrire *Les Carences alimentaires pendant la période de guerre*. Malgré l'objectivité de l'homme de science et l'exactitude du vocabulaire médical, le récit est navrant de toutes ces misères physiques nées du manque de vitamines et de graisse. Les ostéopathies de famine semblent quelque chose d'épouvantable. Des nodosités apparaissent aux articulations, suivies peu après de fractures. La faim fait aussi perdre la raison. Des femmes se jettent par la fenêtre à plusieurs reprises. On leur donne à manger et elles redeviennent normales. La famine, les privations, ne l'oublions pas, ont causé, en France, la mort de 120,000 personnes.

Enfin, clou de la réunion, le discours du Professeur Piéron sur le problème du temps considéré du point de vue psychophysique, d'une profondeur de pensée et d'une tenue littéraire remarquables.

Cette première séance, par sa solennité et par sa richesse, fait grande impression sur tous les délégués et le buffet qui la suit est une réussite.

Le 21 octobre 1945.

Aujourd'hui, la France va aux urnes. Je m'attendais, me basant sur les mœurs électorales canadiennes, à des bagarres de rue, à des rixes, connaissant surtout l'emportement que les Français mettent habituellement à la politique. C'est au contraire une journée d'un calme effroyable. Les voteurs sentent la gravité de l'enjeu.

Dans l'avant-midi, je vais m'inscrire au Secrétariat du Congrès, installé à l'École de Médecine, où l'on me remet programme, insigne, un billet pour aller voir *Caligula*, la pièce d'Albert Camus, et un magnifique album sur les Allemands à Paris, suite de précieux documents photographiques d'un art admirable faits dans la clandestinité. Je bavarde avec les organisateurs du congrès dont l'un des rêves est de venir tenir une de leurs prochaines assises à Montréal. Il y a lieu de se réjouir à l'avance d'un projet qui contribuerait singulièrement à élargir les cadres de la science canadienne-française, qui ne demande pas mieux que des contacts aussi féconds.

Je rentrerai à pieds en flânant le long de la Seine, fouillant dans les boîtes des bouquinistes, marchant jusqu'au Trocadero aux lignes si belles, avec ses jardins, ses cascades et sa terrasse d'où la vue sur Paris est exaltante. Je ne puis m'attarder : Monsieur Cohen m'a promis une promenade au Bois de Boulogne.

Mais je m'arrêterai quand même à la Place du Canada, près du Palais de la Découverte où, parmi des grottes aux sources jasantes, et des ravins reconstitués, aux flancs couverts de fleurs, le buste de Jacques Cartier encadré de verdure redit la vieille amitié France-Canada.

Les circonstances ont changé les noms de quelques rues : l'avenue Tokyo devient l'Avenue New-York et Victor-Emmanuel a cédé la place à F. D. Roosevelt. Revers inévitables d'une fortune toujours précaire.

Françoise Cohen, maintenant Madame Henri Monteagle, mariée à un jeune historien de grand talent, d'origine écossaise, nous accompagne. J'ai grand plaisir à la revoir, à évoquer Mount Holyoke College et des épisodes de son voyage au Canada où elle était venue *aux sucres*, avec son père, qui l'a raconté dans la deuxième édition des *Lettres aux Américains*.

Le Bois de Boulogne est tout doré. Je remarquerai ici et ailleurs comme l'automne français n'a pas la splendeur de nos octobres américains où l'érable allume des incendies sur tous les coteaux. Ici, plutôt grisaille et tons neutres. Sous les arbres manchonnés de lierre, des vqiturettes d'enfant poussées par des bonnes, des promeneurs, des amoureux.

Au retour, on me laisse dans Paris où je vais d'abord marcher dans les jardins du Louvre peuplé de dieux, de déesses et de légions bruyantes d'enfants, puis visiter successivement le Palais de la Découverte, le Salon d'Automne et le Musée de l'Homme.

On dit souvent que les Européens sont plus cultivés que nous et on a raison. Ce qui m'étonne c'est quel degré nous avons pu quand même atteindre sans les moyens qu'ils ont à leur disposition. Ainsi, ce Palais de la Découverte, vestige de l'Exposition Universelle de 1938, est la plus merveilleuse encyclopédie animée qui se puisse voir. C'est le haut savoir popularisé, illustré, animé, commenté, rendu facile. Le coin consacré à la génétique, aux moyens de spécimens empaillés, formolés, disposés avec soin, ferait comprendre les lois de Mendel aux plus bornés. Semblablement, les derniers développements de la médecine, de la physique, de l'électricité, sont mis à la portée de tout le monde. La disposition des exhibits est à elle seule une leçon de psychologie populaire, dont tous les gouvernants devrait s'inspirer.

Au Salon d'Automne, la foule me fait d'abord rebrousser chemin ; puis je me ressaisis : l'exposition se termine dans quelques jours. Mais la visite n'est pas facile, le public empêche de voir les œuvres exposées qui, réparties dans 26 salles, sont légion, d'autant que le catalogue n'est pas illustré, ce qui en fait un mauvais aide-mémoire.

L'unité dans la diversité et l'équilibre de l'ensemble me reconcilient avec la peinture française. J'aime que quelques peintres se livrent à des expériences et à des recherches nouvelles, même si elles les amènent à des culs-de-sac, car il reste toujours des portraitistes, des paysagistes traditionnels. Matisse, Picasso, Braque sont là et aussi d'innombrables autres : je note un magnifique nu de Pacouil, un autre d'Ekegardh, des Ganesco, Bersier, Gritchenko, Lemarin, Brayer, un portrait de Valéry aux lignes très sobres, œuvre d'Ouvré, etc. Je reste longtemps devant des dessins au crayon exécutés par L. Delarbre aux camps de Buchenwald, Auschwitz et Daura où il fut successivement interné. Des attitudes très simples, des visages rongés par le chagrin ou la peur : documents humains d'une grande valeur artistique. Ils serviront, annonce-t-on, à illustrer un livre.

Au Musée de l'Homme où je vais ensuite, malgré ma fatigue, une laborieuse patience a rassemblé dans de somptueuses vitrines tous les phénomènes humains de nature à intéresser l'anthropologue, l'ethnologue, l'historien et le géographe : squelettes, tombeaux, pierres taillées, dessins, sculptures, poterie, vannerie, armes, colliers, pirogues, trophées, parures, etc. sont groupés par civilisations, par pays, par île.

Pourtant, le coin consacré aux Amérindiens me semble incomplet, surtout en ce qui concerne ceux du Canada. Je note avec étonnement l'absence du bouleau à papier qui a joué un rôle si important chez certains de nos Indiens, auxquels il fournissait embarcation, maison, abri d'occasion et surtout, ces innombrables récipients et paniers dans la fabrication desquels certaines tribus algonquines, pour ne nommer que celles-là, étaient passées maîtresses.

Dans un coin du Musée, une bibliothèque offre tous les livres imaginables sur les questions anthropologiques : récits de voyages, observations sur les indigènes d'Afrique ou d'Océanie, histoire des civilisations anciennes, etc. Ce musée est immense et il faudra y revenir.

Souper avec les congressistes, dans un restaurant qu'affectionnait Eric Satie, place Edmond Rostand, et qui nous

est exclusivement réservé. Tout le temps du congrès, nous serons plantureusement nourris aux frais de l'association.

Je quitte mes collègues, suisses et tchécoslovaques ce soir-là, pour me rendre au Théâtre Sarah Bernhardt voir Dullin jouer *Le Faiseur*, dans un ironique décor de Touchagues, dominé par une cloche à laquelle la kyrielle de créanciers qui vient harceler ce pauvre Mercadet ne laisse aucun répit, menace constante. L'homme d'affaires criblé de dettes, par le départ précipité de son associé avec la caisse, dépêche à la porte bonne ou cuisinière qui ont l'une et l'autre un répertoire adéquat de mensonges officieux.

C'est la première fois que je vois jouer Charles Dullin, pour lequel j'avais à l'avance l'admiration la plus vive. Elle ne fait que se justifier et s'accroître tout au long du spectacle. Quelle force et quelle versatilité ! Pour rafistoler ses finances, le voici qui veut faire épouser à sa fille un parti de son choix. Elle a le malheur de s'être amourachée d'un garçon brave mais pauvre. Mercadet met toute une argumentation en œuvre pour la convaincre qu'elle n'est pas belle au point de pouvoir marier qui elle voudra. Toute la scène est crispante.

Mercadet est une des plus puissantes créations de Balzac. Toute la philosophie de ce financier ruiné, tous les sophismes qu'il doit employer constamment pour se tirer d'embarras, tous les trucs d'un homme pourri de dettes et sans le sou, qui doit emprunter de l'argent de la cuisinière pour jeter de la poudre aux yeux à son futur gendre et dont la femme, pour donner le change aux créanciers de son mari, doit parader à l'opéra, ornée comme une châsse, on sent que Balzac les a tirés des malheurs d'argent qui ont empoisonné son existence. Devant sa femme et sa fille qui, plus honnêtes, ont découvert qu'il n'avait pas dédaigné d'employer des moyens frauduleux pour se tirer d'un mauvais pas, Mercadet joue même la comédie du suicide. Il porte le revolver à sa tempe, dans un grand geste théâtral. Les deux femmes se précipitent à ses genoux, supplient. Le comique en est âpre et savoureux. Un créancier s'amène, Dullin se jette devant son secrétaire, comme s'il craignait qu'on le forçât. Il se fait tout de même roulé par cette vieille crapule pleurnichante de Violette, qui vient lui arracher les derniers sous qui lui restent. L'associé revient à

temps pour sauver Mercadet du déshonneur, dans un dénouement dont le mouvement de ballet est digne de Molière et où Dullin triomphe.

Une scène inoubliable : la ronde des créanciers autour de Mercadet écroulé, dans une demi-ténèbre, pendant qu'un mouvement funèbre ironique de Darius Milhaud ponctue le chœur des rapaces chantant : « Crédit est mort... »

On a reproché à Dullin cette mise en scène qui m'apparaît au contraire une trouvaille de génie. Délia-Col est excellente dans le rôle de Madame Mercadet et toute la troupe est d'ailleurs à féliciter : Lucien Arnaud, Maxudian, François Vibert, etc. Pour une œuvre aussi riche et aussi bien servie, il n'y a qu'une mince assistance, empoisonnée par une mauvaise critique, qui n'ose pas rire et reste sur ses gardes...

Le 22 octobre 1945.

Les réunions de botanique ne commencent que demain. Moment de liberté dont je profite pour flâner un peu par le Quartier latin, me familiariser avec ce coin de Paris qui est comme le cerveau de la vieille cité, dont l'inconfort et la malpropreté surprennent au premier abord, mais dont l'atmosphère à la fois d'étude et de flânerie féconde finit par créer une étrange séduction, dont on se défend mal.

Les livres se vendent à des prix fantastiques et il y a un important marché noir du livre, fait avec la complicité des éditeurs eux-mêmes qui, quelques jours après la parution d'un livre, le déclarent épuisé. Vous l'achetez neuf sur les quais à des prix astronomiques.

Dans l'après-midi, je vais aux *Lettres Françaises*, rencontrer Claude Morgan, le directeur. Le sujet de conversation est d'abord les rééditions de livres français faites au Canada durant la guerre. Je suis toujours content de

constater que les intellectuels ne partagent pas tous l'avis du secrétaire perpétuel de l'Académie française. Morgan est très sympathique et c'est toujours la même curiosité des choses canadiennes que je rencontre chez les écrivains que je vois. Ils savent, mais très vaguement, que la littérature canadienne-française a fait des pas de géant depuis 1940, qu'on y lit davantage, que le niveau des livres canadiens publiés monte toujours, que nous dépassons le régionalisme et que certaines de nos œuvres peuvent rivaliser sur le plan international. J'aimerais bien qu'ils soient sincères. J'ai plaisir à feuilleter les premiers numéros, alors clandestins, de *Lettres Françaises*. Jacques Decour y laissa sa vie et Jean Paulhan sa tranquillité douillette d'homme de lettres.

Un grand jeune homme, la joue enflée d'une piqûre d'araignée, le teint un peu exotique, est entré. C'est le poète Loys Masson, auteur de *Poèmes d'ici*, dont un exemplaire, venu de Suisse, en 1943, m'avait fait si grande impression, de *La lumière naît le mercredi* et de nombreux poèmes épars dans ces revues nées de la guerre qui ont tant fait pour la renaissance de la poésie française. Il a aussi publié un roman et un essai récent, paru en Suisse (*Pour une église*), est une vigoureuse défense de l'Eglise contre ses ministres qui en ont plus ou moins prostitué et monnayé la face.

Sous l'occupation, Masson a eu une vie difficile, avec son passeport anglais, étant né à l'île Maurice. Son œuvre a d'ailleurs une forte odeur tropicale et cette atmosphère des bateaux en partance sensible surtout dans les larges strophes de ses *Trois poèmes marins*, auxquelles se joignent un authentique esprit chrétien et un grand amour de la nature : son œuvre est pleine de fleurs et de chants d'oiseaux.

L'homme est simple, direct. Il a le sens de l'équipe, de la camaraderie. Sans forfanterie, il me raconte son existence des dernières années : elle a été tout simplement héroïque, constamment menacée. Sa mère, là-bas dans son île, le croyait mort, jusqu'au jour où un poème reproduit dans *France-Orient* lui apprit que son fils partageait la misère de ses frères d'adoption.

Nous nous sommes tout de suite compris au travers la France et la poésie et nous devons nous revoir. Le congrès

fini, je ne songerai qu'à retourner au Canada et craignant toujours de rater mon départ, je négligerai de jour en jour de lui faire signe.

Merveilleuse idée que les organisateurs du congrès ont eue d'amener leurs délégués étrangers voir une pièce de la qualité de *Caligula* d'Albert Camus.

C'est au Théâtre Hébertot, Boulevard des Batignolles, tout plein encore du souvenir des Pitoëff et des auteurs, Duhamel ou Romains, qui ont illustré la maison, et dont les photographies ornent le hall d'entrée.

Spectacle de grande classe. Le décor qui représente une salle du palais impérial est d'une sobriété toute romaine. Seuls ornements : un gong, un miroir et un lit-siège.

Au lever du rideau, les patriciens nerveux se demandent où est Caligula, disparu du palais depuis trois jours, inconsolable de la mort de sa sœur. Des paysans l'ont vu courir à travers l'orage. On s'affole. Survient un garde signalant l'arrivée du jeune tyran. Le voici sale, souillé, les cheveux en désordre, un Caligula de vingt-cinq ans incarné par Gérard Philippe, un jeune acteur qui ira loin et qui anime de toute sa fougue déchaînée cette œuvre un peu sévère.

C'est la lune qu'il cherchait, il le confie à Hélicon. Caligula désespéré à la recherche de l'absurde, c'est la trouvaille de Camus et bien dans l'esprit de notre époque, nourrie d'Heidegger et de Kierkegaard. « A quoi donc puis-je t'aider ? » lui demande Hélicon. « A l'impossible », répond Caius.

Franchies certaines barrières, il semble qu'il ne reste plus que la mort. Caligula fera tellement d'actes odieux, qu'il armera ses amis mêmes par sa cruauté et son mépris de l'humain : une conspiration mettra fin à ses jours. Il déclare d'abord que tous les patriciens devront tester en faveur de l'État. Selon les besoins financiers, on les fera mourir dans l'ordre d'une liste établie arbitrairement : « Si le Trésor a de l'importance, explique-t-il à son intendant, alors la vie humaine n'en a pas. Cela est clair. Tous ceux qui pensent comme toi doivent admettre ce raisonnement et compter leur vie pour rien puisqu'ils tiennent l'argent pour tout... »

Tous ses actes évoluent dans l'absurde. Les femmes les plus nobles sont envoyées aux maisons publiques et on récompense les citoyens qui se signalent par leur assiduité aux dites maisons. Déguisé en Vénus, il se fait adorer et recueille les offrandes. La scène capitale est celle du concours de poésie où tous les écrivains sont ridiculisés. Elle dépasse l'époque romaine et porte ses leçons jusqu'à nous.

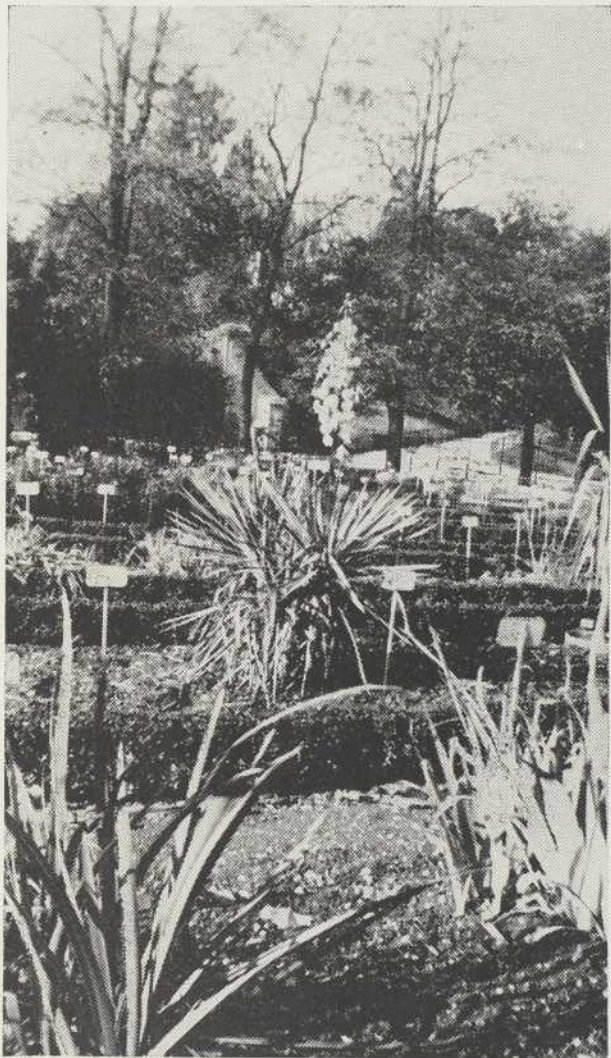
Dans ce rôle de dément, Philippe est magnifique. Hystérie, rage, rire fou, scènes devant la glace, acharnement sur le gong, cruauté, cynisme, son registre est inépuisable. Le dernier mot de la pièce est une trouvaille. Caligula brise la glace et crie, pendant qu'il s'effondre sous les poignards assassins : « A l'histoire, Caligula, à l'histoire ». Il ajoute, dans un dernier hoquet : « Je suis encore vivant ! »


Tous les vieux savants trouvent ça bien « moderne » dans leurs longues barbes. Le ton avec lequel ils prononcent *moderne* est toute une excommunication !

La représentation a failli déchaîner une révolution dans le monde des ouvreuses. Il est d'usage que vous leur donniez un pourboire, après qu'elles vous ont indiqué vos places. Il est également d'usage de donner un autre pourboire lors de l'achat du programme. Si vous achetez une consommation ou un bout de chocolat, à l'entr'acte, il faut encore y aller d'un pourboire. L'invitation est d'ailleurs précise et ne laisse place à aucune équivoque. « Combien le programme, Mademoiselle ? » — « Il me coûte dix francs, Monsieur ». Or, étrangers pour la plupart, les invités ont négligé de donner des pourboires... Esclandre. Les ouvreuses ont fait des représentations à Monsieur Jacques Hébertot, qui les a transmises à l'*Association Française pour l'Avancement des Sciences*, qui a dépêché une somme globale pour calmer ces dames... Elles empoisonnent littéralement les spectacles par leurs cris, leurs offres : « Le programme, achetez le programme. » — « Les nougats, achetez les nougats. » Les cris s'entrecroisent dans vos oreilles.



Charles Dullin dans
L'Avare.



 Dans le jardin Taxonomique,
un bell Agave américain
en fleurs.



Pourtant, nous nous attardons
à regarder l'Actinidia

Le 23 octobre 1945.

Journée toute consacrée à la botanique. Les réunions se tiennent à la Sorbonne, à l'Amphithéâtre Cauchy, haut perché. Il y a là l'élite de la botanique française et des étrangers : le professeur Plantefol, auteur d'un manuel dans lequel j'ai appris la botanique ; le professeur G. Mangenot, qui a écrit avec le professeur Guillermond, un célèbre *Précis de biologie végétale* ; le professeur Braun-Blanquet, fondateur de l'écologie moderne, qui fut le maître de Pierre Dansereau ; le professeur Chodat, appartenant à une famille qui a donné à la Suisse de célèbres botanistes. Le professeur Emberger de Montpellier est là aussi et des botanistes d'Alger, dont l'algologue Feldmann, des botanistes américains en uniforme et une bonne assistance...

La conférence inaugurale du professeur Plantefol sur l'œuvre botanique de guerre en France permet aux étrangers de faire le point. Ils peuvent remarquer que les savants français ont continué leurs recherches même dans des conditions presque hostiles. Les difficultés de transport enlevaient toutes possibilités d'exploration. En revanche, les laboratoires restaient des havres consolateurs. Peu de taxonomie. Beaucoup de physiologie, de cytologie, des recherches en profondeur, dont il faut les féliciter.

Bien que non inscrit au programme, on m'invite à parler. J'en profite pour raconter la mort du Frère Marie-Victorin qui ne comptait que des amis dans les milieux botaniques français. Je mets aussi l'auditoire au courant de l'essor considérable qu'a pris le Jardin botanique de Montréal depuis 1940.

* * *

Il a fait gris tout l'avant-midi et voici qu'il pleut à verse. Je vais quand même jusqu'aux Nouvelles Editions Latines, Quai des Grands-Augustins, demander l'adresse de Jacques Copeau qui a publié là les belles traductions de Shakespeare faites en collaboration avec Suzanne Bing. Je ne pourrai les acheter, elles sont épuisées. Mais je saurai que, récemment rentré de Suisse, Copeau est toujours à Pernand-Vergelesses, Côte-d'Or.

Avant de rentrer pour lui écrire — car je suis chargé par les *Compagnons de saint Laurent* de l'inviter à venir monter à Montréal une pièce de Shakespeare —, je m'attarde chez les libraires.

Une vitrine m'attire particulièrement, par les livres de poésie qui y sont exposés. Le libraire est si charmant, parle si bien des poètes, que je lui demande son nom. C'est Philippe Chabaneix, poète lui-même dont j'avais déjà lu des vers dans *La Muse française*. Il m'offre son dernier recueil : *Le désir et les ombres*, et me questionne sur la poésie canadienne.

A bavarder avec lui, j'apprendrai ce qu'une lettre de Monique Saint-Hélier à André Gide, publiée dans *Gavroche* (14-6-45), me révélera : la mort solitaire de Ghéon, épuisé vraisemblablement par la préparation de *Gilles* donné au Palais de Chaillot devant une salle vide, au moment du débarquement des Canadiens en Normandie. « Personne de sa famille n'y était, dit Philippe Chabaneix. Nous avons dû, ses amis, faire le nécessaire. Les Dominicains lui ont cédé une petite place dans leur crypte du Cimetière Montparnasse. » Sa sœur, avec laquelle il vivait, était en Gironde auprès de sa fille qui venait d'être mère. On l'a trouvée morte dans son lit, quelques jours après l'enterrement, le portrait de son frère près d'elle.

Le 24 octobre 1945.

Il y a tellement de travaux présentés en même temps au congrès qu'on ne sait plus à quelle conférence assister. Je m'en suis tenu ce matin à la botanique et j'ai raté, au Musée de l'Homme, une communication de l'Abbé Breuil, qui rentre d'Afrique du Sud, et dont le Frère Marie-Victorin, qui l'avait eu comme compagnon de voyage, parlait toujours avec admiration. L'Abbé Breuil est un des plus grands préhistoriens vivants. Il a exploré de nombreuses cavernes pour y relever des traces de groupements humains anciens, et il connaît les anciennes civilisations comme pas un.

J'ai plaisir à bavarder avec un botaniste de Paris qui me fait l'inventaire des plantes canadiennes qui sont naturalisées en France. Quelques introductions m'étonnent. D'un autre côté, si on enlevait de notre flore les plantes européennes, le

coup-d'œil serait bien différent. Imaginez nos printemps sans la monnaie d'or abondante des pissenlits, nos champs sans leurs marguerites et leurs jargeaux, nos grèves sans la traîne épiscopale des millions de salicaires...

Quelques minutes avant onze heures, je quitte la Sorbonne pour me rendre à l'église Saint-Germain-des-Prés aux obsèques de Robert Desnos, poète surréaliste mort en captivité dont le gouvernement tchécoslovaque a ramené les cendres en France.

A l'entrée de l'église, de lourdes portières noires brodées ou brochées d'argent. Le cortège se fait attendre, et des journalistes sont entrés au Café des Deux-Magots discuter le coup. Des curieux s'arrêtent et un soldat canadien me demande l'explication du rassemblement. Il tombe une pluie froide. Dans une encoignure de l'église, les rempailleuses de chaises cessent soudain leur travail et surveillent l'événement.

Les suisses ont fait leur entrée. La petite bière de bois blond est amenée et hissée dans le catafalque : elle semble toute légère. L'église est pleine. Avant la cérémonie, le curé vient dans le chœur et dit quelque chose comme ceci : « En fait, Robert Desnos n'appartient pas à l'Église. Il en était même loin. Mais comme il est poète, écrivain, et qu'à ce titre il a contribué à une plus grande connaissance de l'humain, l'Église veut l'honorer. » Voire !

Cérémonie émouvante. Le *Requiem* de Fauré chanté par des voix de femmes et d'hommes entremêlées, auxquelles se mêlent le violon et l'orgue emplissent la vieille voûte de ses plaintes déchirantes. Le tout Paris littéraire est là et de nombreux amis du poète. Des gens qui ne vont pas à l'église souvent : on se lève à contre-temps, on s'assoit quand il faut s'agenouiller. Aucun mouvement d'ensemble en ce pays...

Mauriac est entré dans mon banc. Fidèle à ses photos, très grand, très mince : un vrai personnage du Greco. L'émotion lui fait mordiller sa moustache mêlée de poils blancs.

A la sortie, je bavarde un peu avec lui et lui demande un rendez-vous. Mais il est trop occupé : l'article de journal ; les élections qui viennent ; un voyage en Belgique. Il ne sait

pas. Peut-être plus tard : « En tout cas, pardonnez-moi ». Sa voix éteinte, sèche et râpeuse, est pourtant sympathique. Un coup d'œil à un étalage de livres. Quelqu'un l'aborde. De loin, je vois à leurs gestes, qu'on y discute quelque chose d'important. Un peu mélancoliquement, pendant que bedeau et suisses emportent les draperies noires, je regarde s'éloigner la longue silhouette de cet homme dont les livres ont exercé sur ceux de mon âge une si profonde influence et qui, frémissant aux événements, ne veut plus écrire ces histoires pour lesquelles nous l'aimions...

Comme je suis dans le quartier, je vais chez Flammarion, où l'on s'occupe à peine de moi et à l'antique Mercure de France où une dame qui trône derrière un bureau poussiéreux et à laquelle j'ai le malheur de dire que j'étais Canadien, sésame qui m'a jusqu'ici ouvert toutes les portes —, m'injurie en long et en large pour toutes les rééditions que les éditeurs canadiens ont faites depuis juin 1940. Il n'y a pourtant pas de quoi faire la fière ! Il fait noir là-dedans. On bute sur chaque marche de l'escalier, la cage n'étant pas éclairée. Et ça sent le pipi de chat et le symbolisme, ô cher Duhamel ! La furie ne réussit pourtant pas à m'effrayer et je lui sers un plat canadien de ma façon, tout en me ménageant une sortie stratégique. Toute la boutique est alertée : les vieilles dames qui collent les couvertures jaunes, les vieux messieurs qui font les petits paquets et sans doute aussi le petit lutin qui tient le caducée ! Et moi qui allais m'émouvoir en franchissant la porte cochère du 26, rue de Condé, je m'en veux maintenant des larmes que j'aurais pu verser.

Mes diverses expériences dans les maisons de commerce et particulièrement dans les maisons d'édition me font de moins en moins comprendre comment les Français parviennent, comme on dit chez nous, à faire des affaires : les clients semblent toujours les déranger.

* * *

Le reste de la journée est tout occupé par des démarches empoisonnantes. Il me faut aller à la mairie du X^{Ve} arrondissement, me munir de tickets d'alimentation. Il y a foule et j'apprends qu'il me faut m'adresser au guichet des « tickets isolés ». Il y en a pour les prisonniers, pour les rapatriés, etc.

Des gens font la queue pour le lait, le charbon, le tabac. J'attends en vain à mon tour. C'est pour apprendre qu'il me faut d'abord un certificat de domicile, que je devrai me procurer chez la concierge et qui ne sera valide qu'estampillé par la police, où je vais faire queue aussi dans une salle noire et fumeuse.

La remise finale des tickets — on dirait de tout petits timbres — est un cérémonial. On inscrit dans mon passeport et sur une grande feuille la date, le nombre de tickets en chiffres et en lettres et je dois, pour terminer, signer ce bordereau alimentaire. Tout le temps de mon séjour à Paris, une fois la semaine, je referai cette petite expédition.

Ce soir, grande réception à l'Hôtel de Ville pour les congressistes et les délégués ; dans une magnifique salle décorée par Laurens, des tableaux retracent les étapes importantes de l'histoire de la ville de Paris. Les représentants des divers pays sont invités à signer le livre d'or. Il y a des discours et du champagne.

Le 25 octobre 1945.

A la Sorbonne, conférence du professeur L. Emberger, de Montpellier, sur la paléobotanique.

Dans l'après-midi, *L'Avare* de Molière, au Théâtre Sarah Bernhardt, avec Charles Dullin dans le rôle d'Harpagon. La salle est pleine d'enfants qui ont apporté copie du texte et casse-croûte. Le plaisir évident qu'ils prennent à la représentation me console un peu de la chiche assistance de l'autre soir qui, au lieu de se rendre, chicane son plaisir. Dullin est d'ailleurs formidable. Un acteur médiocre jouerait semblablement Mercadet et Harpagon qui ont plus d'un point commun. Il n'en est rien.

Le décor montre à la fois une partie de la rue et le mur du jardin qu'enjambera La Flèche pour dérober la fameuse cassette. C'est d'ailleurs là que les enfants attendent Dullin. Le voici qui commence le fameux monologue : « Au voleur ! au voleur ! à l'assassin ! au meurtrier ! Justice ! » Il est magnifique. Il crie, il hurle, il geint de sa vieille voix de cisaille. Les enfants s'en donnent à cœur joie et trépignent de plaisir, applaudissent sans fin, le morceau terminé, tellement que

Dullin doit saluer, resaluer. Un éclair de joie s'allume dans ses yeux : jamais Molière ne m'est apparu si vivant. La scène avec Valère est inoubliable et aussi celle avec Frosine. Harpagon se gonfle, plastronne devant Frosine qui lui assure qu'il a tous les avantages physiques désirables. Elle le fait marcher devant elle, le complimente. Ce vieillard qu'une courtisane convainc de sa beauté, qui le croit, qui sourit à l'idée de son mariage futur et qui se ferme dès que l'entremetteuse essaie de lui carotter quelque argent pour l'aider dans un procès qu'elle craint de perdre, est un grand moment de théâtre. On songe à *L'Avarice et la Luxure* de Rodin. La scène a quelque chose de crispant, comme lorsqu'au tableau noir, le bois de la brosse usée touche l'ardoise...

* * *

Je vais à 6 heures au bureau de Frédéric Lefebvre, l'auteur des classiques *Une heure avec...*, directeur des *Nouvelles Littéraires*. Le journal a ses quartiers au deuxième étage d'un édifice devant lequel Jean Jaurès fut assassiné. Une plaque de marbre le rappelle aux passants.

Lefebvre est curieux de connaître dans les détails l'activité littéraire canadienne depuis 1940. Je lui laisse des numéros des *Cahiers des Compagnons*, de *La Nouvelle Relève*, des catalogues de livres. La qualité du papier éveille chez lui des nostalgies et il me montre les bonnes feuilles d'un livre de lui *Images bibliques*, qui doit paraître à tirage limité sur beau papier, à des prix fantastiques... « C'est la Bible, explique-t-il, telle qu'elle apparaissait à mes yeux d'enfant. »

Je m'informe auprès de lui de quelques écrivains, dont Marie Le Franc. Il me raconte qu'elle va bien mais qu'elle a assez souffert de l'occupation, sa maison ayant été partiellement réquisitionnée par les Allemands. Elle a publié un recueil de nouvelles : *Dans la tourmente*, presque toutes consacrées au Canada. Elle était à Paris, il y a quelques jours, mais elle a regagné la Bretagne et son petit village : Sarzeau, patrie de Lesage.

* * *

Le banquet de clôture du Congrès de la Victoire a lieu ce soir au salon Ledru-Rollin. Il y a foule et le gouvernement a prêté son concours afin que la table ne déçoive pas trop les

délégués étrangers. La richesse du menu peut donner le change sur la pitance quotidienne des Parisiens. Tout est excellent et abondant. Nous sortons de table, à minuit, un peu gris et abondamment munis de discours et de toasts... Tous les délégués étrangers ont pris la parole à tour de rôle. La table des botanistes n'a pas été la moins gaie ni la moins bruyante.

J'ai fait la connaissance de deux botanistes américains dont la compagnie est charmante. L'un est le Dr. Stanley A. Cain, professeur de botanique à l'Université de Tennessee, écologiste renommé, auteur d'un livre appelé à devenir classique : *Foundations of Plant Geography*. L'autre : le capitaine Alvin R. Grove, professeur d'anatomie et de physiologie végétales à l'École Forestière de l'État de Pennsylvanie. Ils ont tous deux l'uniforme de l'armée américaine, enseignant à l'Université de Biarritz, vaste organisation destinée à occuper les jeunes étudiants-soldats durant leur séjour en France.

Ils voudraient bien visiter le Jardin des Plantes, mais ne sachant pas le français, ils seraient heureux que je les accompagne. Nous prenons rendez-vous pour le lendemain matin, neuf heures, à la barrière de l'historique Jardin.

Le 26 octobre 1945.

Grove arrive un peu en retard, mais Cain est déjà à son poste, lorsque j'arrive. La station de métro a un nom de botaniste : Jussieu et tout le quartier d'ailleurs s'en ressent : Hôtel du Muséum, rue Linné, etc.

Je vais d'abord jusqu'à la graineterie relancer Monsieur Guinet, le jardinier en chef, qui nous guidera et qui mérite plus que le titre de jardinier. Ses connaissances botaniques sont très vastes. Il ne sait malheureusement pas l'anglais et je devrai tout le long de la visite servir d'interprète.

(La suite dans la prochaine livraison des *Cahiers*)

**LA SAISON DRAMATIQUE DES
1946 COMPAGNONS 1947**



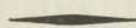
LES ROMANESQUES *d'Edmond Rostand*

**LES PRÉCIEUSES RIDICULES ET LE MÉDECIN
MALGRÉ LUI** *de Molière*

LEOCADIA *de Jean Anouilh*

BARBERINE *d'Alfred de Musset*

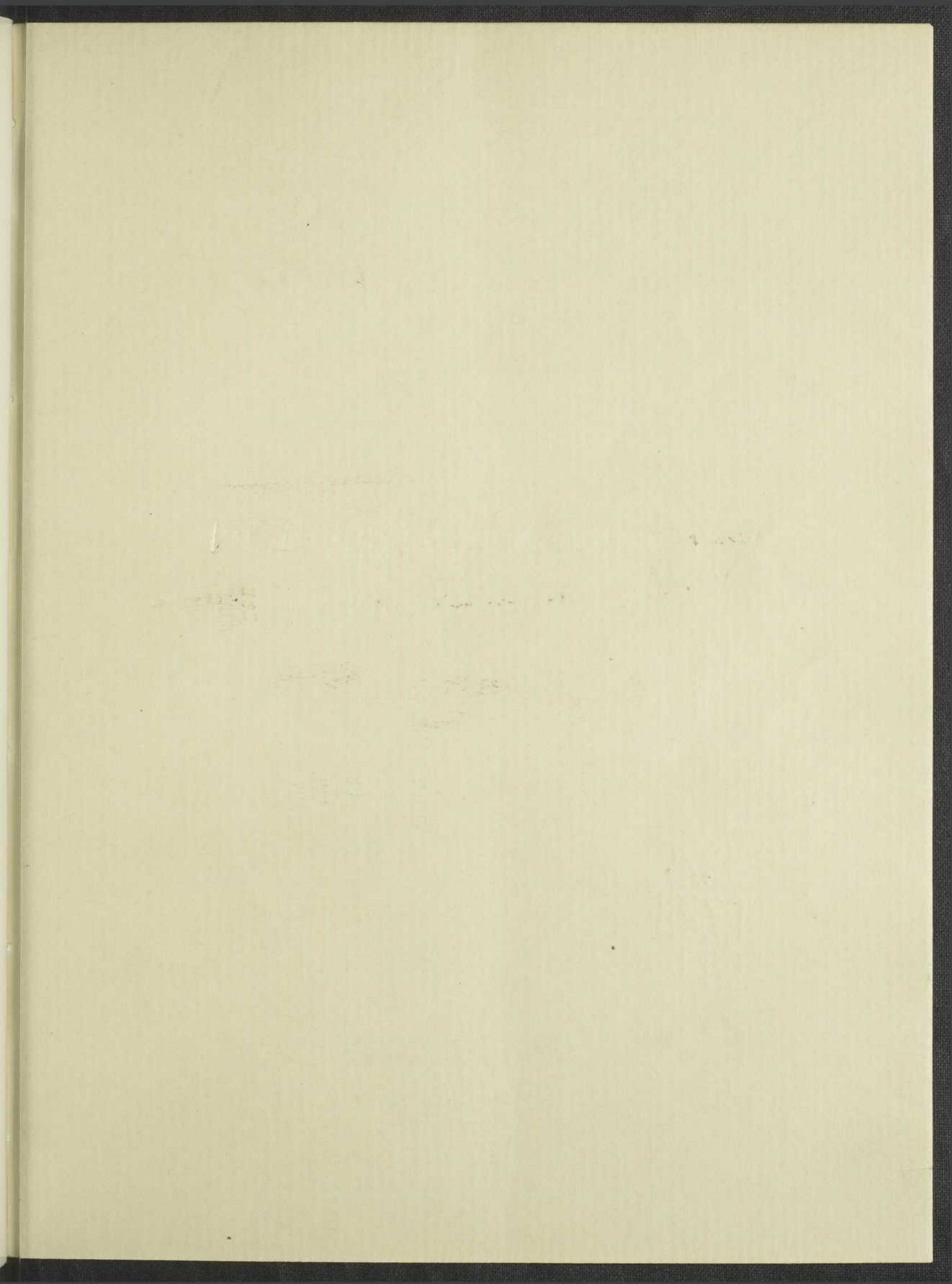
LE ROI CERF *de Carlo Gozzi*



OTTAWA — MONTREAL — QUEBEC

Billets de saison

*On obtient tous les renseignements nécessaires à la Per-
manence des Compagnons, 1200, rue Bleury, (LA. 1186)*





*Pour ramener la joie dans l'art,
il faut faire appel à la jeunesse.*

GORDON CRAIG